

*A M. S. Lavanay  
à son mariage, souvenir, le 20 août 1923  
de l'auteur*

EXTRAIT  
DU  
**MUSÉE BELGE**

REVUE DE PHILOGIE CLASSIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

**F. COLLARD**  
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LOUVAIN

**J. P. WALTZING**  
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE

Vingt-septième Année — Tome XXVII

1923

Auteur : *Zielinski*  
Titre : *La Sibylle et la fin de Rome*

IMPRIMERIE  
**VAILLANT-CARMANNE**  
PLACE SAINT-MICHEL, 4  
LIÈGE

LIBRAIRIE  
**Edouard CHAMPION**  
QUAI MALAQUAIS, 5  
PARIS

Le secrétaire : **J. P. WALTZING**, rue Dartois, 11, Liège

Bibliothèque Maison de l'Orient



151541

## La Sibylle et la fin de Rome <sup>(1)</sup>

### I

« La Sibylle », dit Héraclite, « à la bouche inspirée, en parlant sans sourire, sans fards, sans parfums, atteint avec sa voix un terme de mille ans, grâce à son dieu » <sup>(2)</sup> — c'est-à-dire, grâce à Apollon. Il est vrai, que les savants ne sont pas d'accord sur les paroles propres d'Héraclite dans cette citation appartenant à Plutarque (*De Pyth. or.*, VI) ; on fait des réserves surtout à l'égard des mille ans. Je ne tiens pas aux mots ; bien plus, je suis porté à croire que le sage Ephésien, selon sa manière, a dit plutôt « dix siècles ou éons » que « mille ans ». Mais pour la pensée, le doute, si doute il y a, devra disparaître devant l'évidence des faits.

En effet, Héraclite avait une bonne raison pour voir une alliée précieuse dans cette Sibylle, en qui il nous est de nouveau permis aujourd'hui de reconnaître la Sibylle troyenne, c'est-à-dire Cassandre, fille de Priam, aimée par Apollon. C'est lui qui a introduit dans le monde grec — ou plutôt dans le monde en général, antique et moderne, jusqu'à Fréd. Nietzsche, — cette théorie surprenante et fascinante des destructions périodiques du monde par le feu, après lesquelles tout est à recommencer. Oui, tout est à recommencer, mais pour aboutir à une nouvelle fin, à un nouvel embrasement, à une nouvelle destruction ; car « l'éon, c'est un enfant folâtre jouant aux dames », le devenir est un jeu, une danse éternelle, qui porte son but et sa justification en elle-même. On connaît les jolis aphorismes de Nietzsche sur ce sujet.

Grâce à Héraclite, la prophétie de la Sibylle fut lancée dans le grand torrent de la pensée philosophique ; nous la retrouverons dans la physique du Portique, fille légitime et reconnue de la physique d'Héraclite. Mais elle eut aussi sa destinée à part, étroitement liée au culte d'Apollon et aux livres sibyllins. Avant de nous

(1) Communication faite, en séance des sessions réunies, au V<sup>e</sup> Congrès international des sciences historiques, à Bruxelles, le 10 avril 1923.

(2) H. DIELS, *Fragm. der Vorsokratiker*, I<sup>o</sup>, p. 96, n<sup>o</sup> 92: Σίβυλλα δὲ μαινομένῳ στόματι καθ' Ἡράκλειτον ἀγέλαστα καὶ ἀκαλλώπιστα καὶ ἀμύριστά φθεγγομένη χιλίων ἐτῶν ἐξικνεῖται τῆι φωνῇ: διὰ τὸν θεόν.

occuper de l'une ou de l'autre, tâchons de nous mettre d'accord sur la portée psychologique de la théorie en question.

Qu'avait donc prédit la Sibylle ? Si nous nous en tenons à la tradition postérieure des livres sibyllins, telle que nous la trouvons par exemple dans Virgile, elle avait prédit une fin et un renouvellement. Fin et renouvellement de quoi ? N'oublions pas qu'il s'agit de la Sibylle troyenne, censée avoir été témoin de la destruction de sa ville natale par les guerriers d'Agamemnon. Une nouvelle Troie surgit, comme on sait, sur les ruines de l'ancienne ; il est à croire que la prophétie de la Sibylle troyenne avait pour objet cette nouvelle Troie, petite héritière de la grande et noble ville de Priam. Mais les hommes sont enclins à identifier leur monde à eux, si petit qu'il soit, avec le monde en général ; on sait la portée qu'a eue la destruction de Jérusalem, un des petits faits de la grande histoire romaine, pour les idées eschatologiques du judaïsme refoulé et du christianisme naissant. Sans parler de la possibilité que cette nouvelle Troie renaîtrait autre part que sur les rives du Scamandre, possibilité dont Héraclite ne pouvait pas encore tenir compte.

Deuxièmement : cette prédiction annonçait à la fois, comme nous l'avons dit, une fin et un renouvellement. Logiquement, ceci avait pour condition cela et cela conduisait à ceci ; psychologiquement, on pouvait, selon qu'on était pessimiste ou optimiste, ou bien s'apitoyer sur le sort du phénix périssant dans les flammes, ou bien se réjouir de sa résurrection. Pour Héraclite, on croirait plus probable l'envisagement lugubre, vu que les gens, qui ont encore pu le lire, l'ont surnommé le philosophe triste ; mais ce point de vue n'était nullement obligatoire et chacun était libre, en glissant sur la destruction préalable, de peindre avec les plus vives couleurs le renouvellement futur. Ainsi la prophétie impitoyable « fin et renouvellement » aboutissait, grâce à une psychologie nonchalante, mais naturelle, au dilemme insouciant : « fin ou renouvellement » et même à la conclusion tout-à-fait consolante : « renouvellement pur et simple ».

## II

Toutefois, pour utiliser cette prophétie, il fallait savoir deux choses. Premièrement — puisqu'elle s'étendait, conformément

à la tradition postérieure, à un délai de dix siècles ou éons — quelle était la durée précise de cette période ? Secondement, quel était le terme précis d'où il fallait la compter ?

La première question pourrait nous surprendre ; en effet, nous sommes accoutumés à donner au siècle la durée de cent ans. Toujours est-il que cette équation n'est nullement contenue dans le sens étymologique du mot latin *saeculum*, quelle que soit son origine (moins encore dans celui du mot grec *aiôn*, encore plus obscur), et que les divers âges de l'antiquité ont émis trois opinions différentes sur ce sujet. Mais pour les premiers temps, le calcul des anciens ne différait nullement du nôtre, et Platon, pour ne parler que de lui, en fixant à mille ans le terme du retour de l'âme, se tient à ce nombre, justement parce que c'est le décuple de la durée normale de la vie humaine (*Rép.*, X, p. 615 A). Nul doute donc que Plutarque ait agi selon la vraie et bonne tradition en donnant, lui aussi, aux dix siècles de la Sibylle une durée de mille ans, comme on l'a vu plus haut.

Par contre le terme *a quo* était sujet à des difficultés, qui pouvaient paraître insurmontables. A quelle date allait-on fixer la prophétie de la Sibylle ? Vu que c'était la Sibylle troyenne, identifiée avec Cassandre, la guerre de Troie était donnée d'elle-même. Fort bien ; mais il s'agit de savoir le moment précis. Était-ce la naissance de Pâris ? Ou bien la reconnaissance du jeune pâtre par le roi, son père ? Ou bien le départ du prince pour Sparte, où il devait enlever Hélène ? Ou bien son retour avec cette épouse fatale ? Ou bien l'échec des négociations de paix avec les Achéens ? Ou bien le commencement du siège ? Ou bien la prise et la destruction de la ville ? La tragédie a utilisé tous ces moments pour introduire Cassandre, cette grande et belle figure de voyante devant un peuple aveugle et incrédule. Mais nous ne serions pas étonnés d'apprendre que pour l'histoire, ou ce qui se donnait pour telle, tous les moments antérieurs disparaissaient devant les deux derniers, le commencement et la fin du siège.

Encore avons-nous là une différence de dix ans, le temps de la durée de la guerre ; mais ce n'était pas l'essentiel. L'essentiel, c'était de savoir avec précision quand eut lieu cet événement doublement fatal. Or, on ne le savait pas : ni la chronique du temple d'Héra, ni la liste des Olympioniques n'avaient pu marquer

cette date, bien antérieure à leur point de départ. La Grèce classique paraît donc s'être résignée à cette incertitude, peu nuisible du reste, vu que le millénaire funeste, entrevu approximativement, était encore loin. Mais voici que l'hellénisme a succédé à l'âge classique : la date fatale approchait, il fallait à tout prix la déterminer. La science alexandrine entreprit de le faire. Eratosthène n'avait-il pas mesuré la superficie du globe terrestre ? Et pourtant c'était une tâche autrement difficile. Grâce à un calcul généalogique très subtil, il parvint à établir que *le siège de Troie avait duré de 1194 à 1184* (ou bien de 1193 à 1183, approximation ordinaire pour la réduction de l'ère des Olympiades à la nôtre).

Avec Eratosthène, on était dans la seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle ; quelques dizaines d'années seulement séparaient l'humanité de l'échéance. Était-ce matière à s'inquiéter ? Pas en Egypte, à coup sûr, où l'on était habitué à triompher de tous les cataclysmes mondiaux. Pour le royaume de Pergame, c'était autre chose. En effet, c'était lui, qui, révolté contre la monarchie des Séleucides, avait hérité de l'enceinte sacrée de l'ancienne Troie. Quel était l'état d'âme de ses habitants à l'égard de l'échéance prédite par la Sibylle et fixée par Eratosthène ?

Nous le saurions, si sa littérature n'avait pas été détruite de fond en comble. Du reste, il ne faut pas oublier que le nouvel Iliion, élevé sur les ruines de la cité de Priam, était alors une misérable bourgade, dont le sort ne pouvait guère alarmer le monde. En revanche, il y avait dans ces temps-là une Nouvelle Troie, qui attirait bien autrement vers elle l'attention de l'Orient, aussi bien que de l'Occident, située non sur le Scamandre, ni sur le Caïque, mais sur le Tibre. C'est d'elle que nous aurons désormais à nous occuper.

### III

Mais, avant de quitter l'Orient, il nous faut prendre en considération une autre « légende des siècles » différente et peut-être même indépendante de celle de la Sibylle ; c'est la célèbre légende des *quatre ou cinq âges d'Hésiode*. Quatre ou cinq : en effet, la progression logique des quatre âges d'or, d'argent, de bronze et de fer est chez lui interrompue par un cinquième, l'âge des héros ; mais puisque déjà l'antiquité s'est débarrassée de cet intrus, soit

en l'identifiant avec l'âge de bronze, soit en l'éliminant tout-à-fait, nous avons d'autant plus le droit de le négliger, nous aussi.

Nous parlerons donc des quatre âges hésiodiques. La Sibylle en comptait dix ; l'une et l'autre théorie étant présentées comme articles de foi, il fallait bien les mettre d'accord. Ce n'était pas impossible ; mais comme Hésiode ne précisait pas le nombre des années qu'il donnait à chacun de ses âges, on disposait de deux moyens pour accomplir cette tâche — et tous les deux ont été mis en œuvre. On pouvait, premièrement, identifier les deux théories l'une à l'autre, c'est-à-dire les dix siècles de la Sibylle aux quatre âges d'Hésiode, en donnant à chaque âge une étendue de deux siècles et demi ; en ce cas, le cycle millénaire de la Sibylle commencerait avec l'âge d'or, immédiatement après le renouvellement, et finirait avec l'âge de fer. C'est précisément la théorie qu'ont suivie, pour ne parler que d'eux, Virgile et Horace dans deux poèmes remarquables, dont nous aurons encore à nous occuper, la quatrième églogue du premier et la sixième épode du second. Ou bien, deuxièmement, on pouvait, en identifiant chaque âge d'Hésiode avec un siècle sibyllin, c'est-à-dire en lui donnant cent ans, ne voir dans son cycle des quatre âges que le commencement du cycle millénaire de la Sibylle. Cette théorie s'imposait d'autant plus qu'Hésiode prétend lui-même être né dans l'âge de fer ; or, il était certain que l'âge d'Hésiode, du point de vue des temps historiques, appartenait à une antiquité assez éloignée ; il était même facile de le fixer à quatre siècles environ après la chute de Troie. Il est vrai que, pour parvenir à un résultat pareil, il fallait fermer les yeux sur certains autres inconvénients ; mais c'est le sort ordinaire de la critique dite « harmonistique ».

Quoi qu'il en soit, cette seconde théorie a exercé une influence décisive sur la discipline étrusque, dont le précis a été conservé par Censorin (XVII, 6), qui cite comme auteur Varron, lequel, de son côté, allègue une « Histoire des Etrusques », apocryphe sans doute, « écrite à leur huitième siècle ». Voici la traduction littérale de cette citation curieuse : « Il est donc écrit que *les quatre premiers siècles ont été de cent ans chacun*, le cinquième de cent vingt-trois, le sixième de cent dix-neuf, le septième du même nombre d'années, le huitième serait le siècle d'alors, le neuvième et le dixième seraient à venir, après quoi arriverait la fin du nom étrusque ». En prenant la chute de Troie comme

point de départ, nous aboutirons pour la fin du calcul à l'époque de Sylla, qui, en effet, mit fin au nom étrusque ; c'est donc là la date de la forme varronienne de la prophétie, mais non pas, bien entendu, de la théorie étrusque des siècles. Du reste, ce qui nous occupe ici, c'est l'unité des quatre premiers siècles, pour lesquels le calcul ancien est retenu, tandis que, pour les suivants, le calculateur a abandonné le nombre « civil » de cent ans en faveur de la théorie du siècle « naturel », selon laquelle le siècle équivaldrait à la plus longue vie humaine sans nombre déterminé et constant. Pourquoi l'a-t-il fait ? Nous le verrons plus loin.

En résumant les deux théories, inventées pour combiner les dix siècles de la Sibylle avec les quatre âges d'Hésiode, nous obtenons les résultats suivants :

1° Selon les deux théories, la vie humaine après le renouvellement commencerait par un âge d'or.

2° Selon la première (« sibylline »), elle aboutirait à un âge de fer, qui précéderait un autre renouvellement.

3° Selon la seconde (« étrusque »), les quatre âges d'Hésiode feraient un ensemble à part dans le cours des dix siècles.

#### IV

Et maintenant nous voilà définitivement à Rome.

La légende selon laquelle elle était la nouvelle Troie, fille privilégiée de l'ancienne cité-martyre du Scamandre, avait trouvé de bonne heure en elle une croyante zélée ; nul doute que ce fût un effet de l'influence des livres sibyllins, transportés à Rome dès le temps des Tarquins. Il est vrai que, se faisant adopter par Troie, Rome devait prendre à son compte la prophétie formidable de la Sibylle ; mais le terme de l'échéance paraissait encore très éloigné. En effet, Rome avait été fondée par Romulus, son premier roi, qui, lui, était petit-fils d'Enée, contemporain de la Sibylle et de la chute de Troie ; même en comptant pour les sept rois trois cents ans, avant de parvenir aux premiers consuls de 509 et à la chronologie fixée (ou crue telle), on avait encore, au temps de Pyrrhus, une belle série de siècles devant soi.

Mais voici, au temps de la première guerre punique, Eratosthène, qui fixe le siège de Troie à 1194-84 ; désormais la chose devenait

inquiétante. La date fatale de 184 n'était plus trop éloignée, quand Annibal désolait l'Italie et apparaissait aux portes de Rome ; il est vrai que Scipion, ami des dieux, parvint à le chasser de la péninsule et à le battre à Zama en 202 ; mais on était loin d'être rassuré. D'abord, Annibal, quoique vaincu, était toujours en vie et pouvait recommencer. Ensuite, les Achéens, vainqueurs de l'ancienne Troie, totalement éclipsés durant la grande époque de la Grèce, s'étaient reconstitués comme Etat et avaient pour chef Philopœmen, qui, soit qu'on le nomme le dernier des Hellènes, comme le veut la tradition antique, ou bien le premier des clephthes, comme le préférerait M. de Wilamowitz, était tout de même homme à faire parler de soi. Et enfin,... par malheur nous n'avons pas de détails sur la prophétie de la Sibylle, toujours est-il que, vu sa haute antiquité, elle ne pouvait manquer d'envisager le chef de son peuple comme *roi*. Bien certainement, c'était le roi de la nouvelle Troie qui défendrait sa ville dans sa lutte suprême, pour sombrer avec elle dans l'anéantissement, ou bien pour la mener à la résurrection et à un nouvel âge d'or. Qui donc serait ce roi ? Evidemment celui, que la victoire remportée sur Annibal avait mis au faite de la gloire, P. Cornélius Scipion. Et si nous ajoutons à la peur des âmes superstitieuses la méfiance qu'inspirait aux Romains toute ombre de pouvoir royal, nous aurons une idée de l'atmosphère dans laquelle se sont déroulés les événements du commencement du II<sup>e</sup> siècle.

C'était d'abord la guerre d'Orient, contre Philippe de Macédoine et surtout contre Antiochus le Grand... la défaite de 190 a tourné en dérision ce surnom pompeux, mais nous parlons justement du temps antérieur à cette défaite. Et alors ce Séleucide, héros de l'expédition fabuleuse aux frontières des Indes, vainqueur de l'Egypte et presque maître de l'Anatolie, pouvait vraiment inspirer de la crainte, c'autant plus qu'il avait Annibal pour conseiller de guerre. Aussi ne sommes-nous pas surpris d'apprendre que Rome a confié à Scipion lui-même l'armée destinée à le combattre, et que la Sibylle s'est occupée minutieusement de la campagne.

Le puissant roi d'Orient était anéanti ; les esprits forts de Rome pouvaient reprendre haleine. Ce n'était pas la prophétie de la Sibylle qu'il fallait redouter : le danger, c'était l'état d'âme créé

par elle, état d'âme qui pouvait seconder toute action pernicieuse pour la république. Voici par exemple, le roi de Rome *in spe* bien plus dangereux que le fantoche de l'Oronte. On fut très ingrat envers lui, et le vainqueur de Zama et de Magnésie dut se soustraire par un exil volontaire aux suites d'un procès outrageux. Voici surtout les horreurs des bacchanales... Je ne répéterai pas ici ce que j'ai dit ailleurs sur l'importance politique de cet événement, auquel il faut rendre le nom précis que lui ont donné les Romains, celui de *conjuratio*. En effet, l'élément politique y a joué le premier rôle, la religion et la morale n'étaient que des accessoires, tout comme dans son doublet du 1<sup>er</sup> siècle, la conjuration de Catilina.

Cependant le terme fatal 184 (ou 183) était arrivé. Rome était alarmée des deux côtés : la Sibylle, assez formidable à elle seule, était secondée par la « discipline étrusque » avec sa théorie des dix siècles qu'on sait. Le vieux Caton, chef des esprits forts, tenait tête aux deux. Pour la discipline étrusque, on connaît son mot : *quod non rideret haruspex haruspicem cum vidisset* ; quant à la Sibylle, autorité reconnue officiellement, elle devait être traitée avec plus d'égards. Or, ses prophéties avaient prédit pour l'année fatale « le forum plein de tentes », ce qui signifiait évidemment le Capitole assiégé par l'ennemi comme au temps de l'invasion gauloise ; et Caton était élu censeur pour cette même année avec son ami fidèle, le patricien Valérius. Par bonheur, le grand pontife Crassus vint à mourir ; les funérailles d'un si illustre personnage furent dûment célébrées par des jeux de gladiateurs et un festin populaire sur le forum. Et comme le temps était très mauvais, les organisateurs du festin se virent forcés de protéger les convives par des tentes, élevées sur le forum. *Defunctos vulgo ferebant, quod inter fatalia vates cecinissent, necesse esse tabernacula in foro statui*, ajoute Tite-Live (XXXIX, 46), qui nous a conservé cette trace précieuse sans se douter de son importance.

Décidément, les haruspices entêtés de l'Etrurie refusaient de rire en se regardant l'un l'autre ; en revanche, il est à croire que les deux censeurs de 184-183, en se promenant par le forum couvert de tentes, entendant les cris d'allégresse du peuple rassuré, ont au moins souri.

## V

On pouvait dormir tranquillement désormais, surtout après que cette même année eut emporté en même temps les trois personnages les plus en vue, Annibal, l'ennemi redouté, Philopœmen, le chef des Achéens, et P. Cornelius Scipion, le monarque prédestiné. Certes, pour un laps de temps, la prédiction apocalyptique était rendue inoffensive, mais, comme il arrive souvent, la terreur superstitieuse, repoussée pour le moment, ne tarda pas à renaître.

Un exemple, si vous le voulez bien. C'est à dessein que j'ai parlé tantôt de prédiction apocalyptique ; le sort de celle qui porte le nom de Saint Jean a été très curieux dans la Russie du XVII<sup>e</sup> siècle. Là aussi on avait quelque chose qui ressemblait un peu aux livres sibyllins ; c'était le « Livre de la foi », paru en 1648. En s'appuyant sur la croyance selon laquelle Satan devait rester lié pendant 1000 ans après J.-C., ce livre fixait sa délivrance à cette date précise, c'est-à-dire à l'an 1000 ; en effet, c'était la date de l'« apostasie » de l'Eglise romaine (ce n'était pas tout-à-fait exact, tant s'en faut, mais il ne fallait pas être trop exigeant en matière exotique). En ajoutant à cette date le nombre de l'Antéchrist, on parvenait à 1666 ; c'était donc alors qu'il fallait attendre l'effondrement de la foi dans la Sainte Russie et l'avènement de l'Antéchrist. Selon l'Apocalypse, son règne durerait deux ans et demi, c'est-à-dire de 1666 jusqu'à 1669 ; ensuite viendrait la fin du monde : le soleil s'éteindrait, les étoiles tomberaient du ciel, la terre serait dévorée par le feu et enfin la trompette de l'archange appellerait les justes et les pécheurs au dernier jugement.

La prophétie eut un succès effroyable. Dès 1668 on cessa d'ensemencer les champs ; en 1669 on quitta même les chaumières. Assemblé par groupes, le peuple attendait avec une angoisse croissante la trompette de l'archange.

Cependant 1669 se passa sans que les flammes eussent englouti la terre. Le peuple était déconcerté ; était-ce à dire que la prophétie était fautive ? Impossible : apparemment, il y avait là une erreur de calcul. Et avec un peu de bonne volonté, on ne tarda pas à la trouver. Le « Livre de la foi » avait compté les mille ans de la captivité de Satan depuis l'an de la grâce. Rien de plus faux : ce n'est

pas par sa naissance que le Christ l'a enchaîné, c'est par sa mort sur la croix. D'où il suit qu'il fallait ajouter au nombre prédit les 33 ans de la vie terrestre du Sauveur. Cela nous porte à 1699, vrai terme de l'avènement de l'Antéchrist.

« Et cette fois », continue M. Milioukov, auquel j'emprunte ce récit curieux, « l'attente ne fut pas déçue : le 25 août 1698, à la veille de l'année redoutable, revint de l'étranger à Moscou le jeune Czar Pierre... ».

## VI

A Rome il arriva la même chose. On s'était trompé, nul doute, mais qui ? La Sibylle ? Impossible : ses livres étaient les livres de la destinée du peuple romain. Eratosthène ? Impossible encore : sa chronologie était la base même de l'histoire. Mais la Sibylle parlait seulement de dix siècles, sans en donner la durée ; et Eratosthène, en fixant les dates principales de l'âge préhistorique, n'avait pas eu, lui non plus, besoin de s'en occuper. Evidemment, c'était là le point faible. On avait donné au siècle cent ans ; pourquoi ? parce que c'était la durée la plus longue de la vie humaine. Or, ce calcul était absolument faux ; des recherches plus approfondies établirent l'existence de personnes âgées de plus de cent ans. Il fallait donc abandonner l'hypothèse, qui avait créé la folle et vaine angoisse des contemporains de Scipion l'Africain. C'est ce que firent les Etrusques avec leur théorie des siècles naturels, dont la durée, incertaine par elle-même, était limitée chaque fois par des prodiges. Mais cette théorie, bonne pour les haruspices, qui bénéficiaient de leur faculté d'interpréter ces prodiges, ne faisait nullement l'affaire de la Sibylle, qui, elle, prétendait se suffire à elle-même. Non, il s'agissait simplement de corriger l'erreur de jadis et de fixer la durée du siècle à une somme d'années plus ample, mais certaine.

Et voilà donc qu'au moment même de la débâcle de Rome, causée par le soulèvement des alliés italiques, fut trouvé un oracle nouveau de la Sibylle, commençant par les mots suivants : « Et lorsque viendra le terme le plus reculé de la vie humaine, accomplissant son cercle en cent dix ans... ».

ἀλλ'όπόταν μέγιστος ἦ ἡρόνος ἀνθρώποισι  
ζωῆς, εἰς ἑτέρον ἑκατὸν δέκα κύκλον ὀδεύων...

C'est précisément la troisième théorie ; d'après elle, la fin des dix siècles de la Sibylle était à attendre juste un siècle après la date erronée des contemporains de Scipion, c'est-à-dire en 84-83. Et cette fois on pouvait se croire dans le vrai : en effet, cette année apporta l'incendie du Capitole, symbole et gage de l'empire lui-même.

## VII

Passons brièvement sur ce qui suivit. L'empire ne sombra pas en 83 ; cela voulait dire qu'il allait être abattu par trois coups successifs, séparés par un intervalle de dix ans... Pourquoi dix ans ? Probablement parce que c'était la durée de la guerre de Troie. Eh bien, en 83 c'était le premier coup, l'incendie du Capitole ; Sylla pouvait croire qu'il avait sauvé la république. C'est pourquoi il se surnomma Sylla l'Heureux, en dérivant en même temps son propre nom de Sylla, par une étymologie quelque peu hasardeuse, du nom de la Sibylle elle-même. Du reste, il était un Cornélius lui aussi ; comme tel, il pouvait prétendre au diadème royal, qui avait effleuré un siècle auparavant le front glorieux de P. Cornélius Scipion. En effet, on le nommait roi de la part de la Sibylle — le second roi, pour être plus précis, car Cornélius Cinna l'avait été avant lui. Malheur à ceux qui verront surgir le troisième roi Cornélius !

Tandis que Rome attendait avec angoisse les deux autres fléaux annoncés, le chef de l'émigration démocratique, Sertorius, s'était arrangé à sa façon avec la Sybille. Elle avait prédit après la débâcle un renouvellement, un nouvel âge d'or ; en attendant, les « hommes pieux » pouvaient trouver une retraite sûre et heureuse sur les îles Fortunées, qui étaient précisément un lambeau de l'âge d'or, réservé par Jupiter pour eux. Ce sont donc les îles Fortunées — selon la géographie du temps, les Canaries — qu'il alla chercher ; il n'y parvint pas, mais c'est de là qu'on lui rapporta sa fameuse biche blanche — une antilope, comme diront les rationalistes. Nul doute que ce fut cette biche de Cérinée, qui traquée par Hercule, se réfugia dans le paradis des Hespérides, animal sacré de la déesse Diane, sinon la déesse elle-même. On sait le rôle qu'elle eut à jouer dans les campagnes fabuleuses de Sertorius.

Quant aux deux autres fléaux, ils ne tardèrent pas à venir. Après l'incendie du Capitole en 83, ce fut l'inceste des Vestales en 73 ; puis, la conjuration de Catilina en 63. Tous ces événements furent mis en rapport avec la prophétie de la Sibylle. Ce dernier fléau allait être décisif, d'autant plus que le nouveau roi, le troisième Cornélius, était là ; c'était Cornélius Lentulus, chef nominal des conspirateurs à Rome, qui ne se réclamait pas à tort de la prédiction sibylline. En effet, ce renouvellement de la conjuration des bacchantes fut le plus formidable ; soyons indulgents pour l'ivresse de Cicéron, qui, tout esprit fort qu'il était, ne pouvait manquer de croire qu'il avait sauvé la république de la gueule même du destin, *ex faucibus fati*, et de comparer l'année de son consulat fortuné à l'année même de la naissance de Rome.

## VIII

L'année de la naissance de Rome... bien sûr qu'on avait sur ce point, au temps de Cicéron, des idées plus avancées qu'au temps de la réception de la légende troyenne par les Romains. Romulus, petit-fils d'Enée, allons donc ! Qu'en aurait dit Eratosthène, lui, qui avait reconnu 1184 comme date de la chute de Troie ? La contradiction se faisait sentir de plus en plus et avait abouti à l'interpolation, entre Enée et la mère des jumeaux, d'une longue file de « rois albains ». On en était là dès le temps de Sylla ; la date de la fondation de Rome n'en restait pas moins incertaine. Ce fut Varron, contemporain de Cicéron, qui la fixa définitivement. On sait, qu'il a adopté le siècle de cent dix ans, qu'il avait emprunté à des sources soi-disant « chaldéennes », c'est-à-dire astrologiques ; on sait encore mieux, que l'an de la fondation de Rome aurait été selon lui 753. Serait-ce donc un pur hasard qu'entre cette année et celle du siège de Troie nous voyons précisément l'espace de quatre siècles, l'ensemble des quatre âges hésiodiques ?

Mais revenons à Cicéron. Plût aux dieux qu'il eût en effet arraché Rome à sa sombre destinée ! Mais les temps, bien différents du siècle lumineux des Flaminius et des Paul-Émile, n'étaient plus tels qu'on pût le croire. Et, comme pour confirmer les angoisses des superstitieux, les fléaux continuèrent même après 63, à intervalles étrangement réguliers ; en 53, ce fut la

défaite épouvantable de Crassus à Carrhæ, qui fit surgir un nouveau fossoyeur de Rome, le fossoyeur véritable cette fois, comme on en était convaincu — le royaume des Parthes ; en 43, ce fut le fléau foudroyant, la chute de la république, qui entraîna avec elle son prétendu sauveur, Cicéron. La Sibylle paraissait avoir eu raison.

## IX

Ce fut alors, pendant la troisième guerre civile, que surgirent les deux poètes les plus grands, que Rome ait jamais eus, prophètes de la Sibylle tous les deux : Virgile et Horace.

L'aspect des temps avait changé, et celui de la Sibylle aussi. L'époque stoïcienne — nous pouvons l'appeler ainsi — ne savait que faire de l'éon d'Héraclite, cet « enfant folâtre, jouant aux dames » ; la doctrine du Portique, tout en acceptant pour base la physique du philosophe ténébreux, avait remplacé son éon par l'idée de la providence. Le devenir devait avoir une essence morale ; or, le fond même de la morale consiste dans l'axiome que tout châtement a pour cause un délit. Quel était donc le délit qui avait pour effet ce châtement suprême, l'anéantissement de cette Rome, qui était devenue le monde ? C'est ici que l'idée du *péché originel* se présenta au monde antique. Ce n'était pas la première fois ; on devrait remonter à Anaximandre pour en tracer l'évolution. Mais, cette fois, cela devait être quelque chose de palpable, un péché originel non pas métaphysique, mais historique.

Les dieux en voulaient à Rome, c'était évident ; mais pourquoi ? On pouvait donner une double réponse à cette question, selon qu'on envisageait Rome comme telle, ou bien comme fille de la ville-martyre des bords du Scamandre. Dans le premier cas, c'était le fratricide de Romulus en face de la ville naissante, qui allait être enfin expié :

Ex quo immerentis fluxit in terram Remi  
Sacer nepotibus cruor

comme le dit Horace. Dans le second cas, c'était le parjure de Laomédon, père de Priam, qui, après avoir englouti sa propre ville, allait engloutir celle qui en était née :

Laomedontæe luimus perjuræ Trojæ  
comme dit Virgile.

Car ne l'oublions pas, le parjure ne s'arrête pas à la mort de son auteur. Le serment engendre un fils — avait répondu Apollon à Glaucus — qui, bien que sans pieds, atteint le coupable, bien que sans mains, le frappe et ne s'apaise qu'après l'avoir anéanti *avec toute sa race*.

On est très enclin à traiter de phrases sans valeur ou bien de licences poétiques des témoignages tels que ceux que j'ai cités ici. Qu'on ait le courage de les prendre au pied de la lettre ; ce sera plus conforme aux angoisses de ces temps atroces. Et puis, ce même Virgile a été l'auteur de la IV<sup>e</sup> églogue, ce même Horace a été l'auteur de la XVI<sup>e</sup> épode, prophétiques et apocalyptiques toutes les deux.

De nouveau, comme au temps de Sylla et de Sertorius, les opinions des croyants étaient divisées. Les uns attendaient à Rome même le Sauveur qui allait mener sa ville par les torrents de la désolation à un nouvel âge d'or ; c'était le cas de Virgile et de sa IV<sup>e</sup> églogue. Les autres, désespérant du salut, invitaient les hommes pieux à chercher les Iles Fortunées et, là, les débris de l'ancien âge d'or de Saturne. C'était le cas d'Horace et de sa XVI<sup>e</sup> épode. Ce furent les premiers qui parurent avoir raison. Horace lui-même révoqua dans la suite son accès de faiblesse et s'unit à son ami pour chanter les louanges de celui qui, accomplissant la prophétie de la Sibylle, allait rétablir l'âge d'or dans Rome sauvée.

Inutile de dire que ce fut Auguste ; inutile aussi de demander s'il croyait lui-même à sa mission... j'allais dire messianique, ou bien s'il utilisait seulement, en sage pilote, les courants de l'opinion publique. Quoi qu'il en soit, ce ne fut qu'après avoir célébré, en 17 av. J.-C., les « jeux séculaires », suivant le nouvel oracle de la Sibylle, qu'il crut pouvoir mettre un terme aux angoisses. En 17, les « jeux séculaires » ; à vrai dire, on était bien en retard à cette date, même en fixant la durée d'un siècle à 110 ans. L'empereur laissa à ses mathématiciens le soin de régler son compte avec la Sibylle et guida fermement le vaisseau public dans le nouvel âge d'or — nom qui resta le nom de son époque.

## X

Et malgré tout il se trompait. Le renouvellement eut lieu sans qu'il s'en aperçût, eut lieu tel que l'avait prédit, sans s'en douter,

Virgile dans son églogue messianique. Et, bien que l'âge d'or tardât à venir, c'était tout de même un renouvellement bien autrement décisif que l'avènement du nouveau César. Le christianisme lui-même l'avoua dans la suite : *Teste David cum Sibylla*. La critique historique se permit des réserves sur le premier membre de ce couple : elle ne fit que confirmer le second. Ici, comme ailleurs, c'est dans la religion antique que nous trouvons le véritable Ancien Testament de notre christianisme.

T. ZIELINSKI

Professeur à l'Université de Varsovie.

---

